

rent ses clientes, et, suivant la prédiction de la vieille lingère, la foule doubla dans le magasin. Dès lors, on le rendit coquet et pimpant.

L'étalage réunit des tentations irrésistibles. On y plaça des poupées habillées suivant la mode du jour, et qui servaient de renseignements sur la mode, les journaux de ce genre n'existant pas encore.

Lentement, Jeanne s'intéressa à son travail, à son commerce. Elle sentait qu'elle avait besoin de s'occuper activement pour ne pas être dévorée par des souvenirs qu'elle s'efforçait de bannir de sa mémoire. Pendant plusieurs mois, hors son livre de messe, elle n'ouvrit aucun volume. La science lui paraissait désormais un fruit dangereux. Elle voulait guérir, et pour cela, elle ne négligeait aucun moyen.

Ses lettres à Mme de Civray étaient fréquentes, mais courtes. Elle ne la questionnait point sur ce qui se passait au château, et, de son côté, la comtesse se bornait à lui envoyer un souvenir amical de la part d'Henri et de la part de Cécile.

Il ne fut point question de leur mariage, et Jeanne en conclut que ce projet étaient remis.

Lorsque la jeune fille, trop absorbée d'abord par son installation pour écouter ce qui se disait et se passait autour d'elle, prêta attention aux sinistres prévisions de ses clientes, sa surprise égala son angoisse. On n'avait nulle idée à Civray de la disposition des esprits à Paris. La province s'endormait dans une sécurité trompeuse, et tandis que la révolution soufflait dans Paris ses miasmes pestilentiels, du fond de leurs châteaux, les gentilshommes sans ambition croyaient que la royauté conservait le prestige dont elle avait joui sous les prédécesseurs de Louis XVI.

Jeanne risqua quelques mots à ce sujet dans sa correspondance ; Mme de Civray refusa de la croire ; et Jeanne, trouvant au moins inutile de la contrister et de l'alarmer, supprima ce sujet pénible.

Mais bientôt le déchaînement de l'orage commença, on osa s'attaquer au roi et à sa famille. Le massacre du 10 août donna la mesure des atrocités qui devaient le suivre, et de l'heure où la famille royale fut prisonnière au Temple, la noblesse tout entière fut en danger et la France roula vers l'abîme.

Le premier mouvement d'Henri, en apprenant ces terrifiantes nouvelles, fut de quitter Civray pour venir à Paris. Sa mère l'en dissuada. Ne pouvant rien pour le roi, dans ce moment, mieux valait se tenir prêt à agir, si l'heure sonnait de lui prouver son dévouement que de rejoindre les princes à Coblenz. Mme de Civray resta donc au château. Le respect des habitants du pays, l'affection de tous, la défendirent longtemps, ainsi que Cécile et son fils. Ce fut seulement après que les comités du gouvernement, sur le rapport de Barnave, firent décréter la loi dite *des Suspects*, qui enjoignait aux autorités d'arrêter les prêtres, les nobles, et tous ceux qui ne fourniraient pas des preuves de leur civisme, que la terreur commença à se répandre dans le pays habité par la comtesse de Civray.

Collot-d'Herbois, Isoré et Quinia furent chargés, dans l'Aisne et dans l'Oise, de procéder aux spoliations et aux exécutions. Du jour où Collot-d'Herbois s'établi à Senlis, Henri décida sa mère à partir pour la Suisse. Leur première étape serait Paris. Grâce à Robert, le fils de Comtois, et à Jeanne, il serait facile à la famille de Civray de se procurer des passeports. Dans tous les cas, il lui serait moins difficile de se cacher à Paris que de se dissimuler dans les environs de Senlis.

CHAPITRE V

ROBERT

Peu de jours après, que la décision de partir fut prise, Mme de Civray, Cécile et Henri, accompagnés de Robert, descendirent à Paris. Le fils de l'ancien valet de chambre Comtois loua un pavillon isolé où s'installa provisoirement la famille, et, le jour même, la comtesse de Civray se rendit chez Jeanne, afin de lui apprendre ce qu'elle attendait de son dévouement.

Le magasin de la jeune fille avait, lui aussi, subi des transformations. Son enseigne, *Les modes de la Cour*, devenue séditieuse, avait été remplacée par celle-ci d'un paganisme au goût du jour : *Aux Trois Grâces*. Chaque fillette chargée de chiffonner des noeuds, de bâtir des dentelles, adoptant le calendrier républicain, renia son nom pris dans le martyrologe, pour celui d'une fleur. Violette, Giroflée, Délie, Réséda remplacèrent Marie, Victoire, Adèle, Arthémise. Sous peine de devenir suspecte, la citoyenne Jeanne dut étaler des rubans tricolores, et, au milieu de sa vitrine, on voyait même un bonnet phrygien en satin blanc, destiné à une petite tête blonde.

Nous avons vu avec quelle joie mêlée d'angoisse, Jeanne accueillit Mme de Civray, quand celle-ci, au nom des jours lointains, la supplia de lui aider à sauver son fils. Jeanne venait de charger Louison et Mariette de divers achats dans le quartier ; les autres jeunes filles, envoyées chez les clientes, n'étaient pas encore de retour. Une angoisse mortelle serrait le cœur de Jeanne. La nécessité où elle se trouvait de faire bon accueil à ses convives, tandis qu'elle gardait à peine la force de penser, ajoutait encore à sa tristesse.

La comtesse de Civray avait tort de se rassurer si vite sur le sort d'Henri.

Les voisins pourraient remarquer quelque changement dans les habitudes de la marchande, quand Henri aurait pris possession de sa petite chambre.

Si on l'épiait, non seulement elle était perdue, mais le fils de sa bienfaitrice avec elle.

Un moment, elle songea que le plus prudent serait de tout avouer à Germain. Il était intéressé, mais honnête. Quoiqu'il affichât des sentiments d'un patriote zélé par mesure de prudence, il regrettaient la royauté et le temps où les grands seigneurs donnaient l'essor aux arts et au commerce. D'ailleurs, il n'oserait refuser de rendre à Jeanne ce service, puisque obtenir la main de la belle lingère était le but de son ambition.

—Ce soir, pensa la jeune fille, le comte de Civray ne court aucun danger ; demain je consulterai Germain, et si Robert n'obtenait point assez vite les passeports nécessaires à la famille de ma bienfaitrice, Germain saura se les procurer.

Tandis que Jeanne songeait à ces choses, elle préparait le couvert dans l'arrière-boutique, dressait le dessert et mettait le bouquet de Germain dans un vase en guise de surtout.

Un coup léger, frappé à la porte donnant sur la cour, la fit tressaillir : elle ouvrit la porte avec une sorte de crainte, et respira librement en reconnaissant Robert.

—Monsieur le comte est en sûreté, dit le fils de Comtois, je tenais à vous l'assurer moi-même, Mademoiselle. Personne ne nous a remarqués, et vous pouvez être complètement tranquille ; madame la comtesse et mademoiselle Cécile vont être bien heureuses d'apprendre que tout s'est admirablement bien passé ! Elles aiment si tendrement M. Henri toutes les deux... Vrai, j'éprouve au cœur un grand plaisir de vous revoir, mademoiselle Jeanne... Vous vous êtes montrée douce et bonne... un peu fière, peut-être... mais je l'attribuais à l'éducation qu'on vous avait donnée au château... Oh ! je suis loin de vous garder rancune, allez... Plus d'un garçon, à ma place, se souviendrait du dédain avec lequel vous avez accueilli la demande en mariage que j'osai vous adresser... Moi, je ne vous en veux pas... Nos pères étaient égaux au manoir, votre instruction vous plaça plus tard au-dessus de moi... Ce que vous avez fait était tout naturel... C'est bon tout de même de se retrouver après une longue séparation.

—Certes, monsieur Robert, croyez que, moi aussi, je vous revois avec plaisir.

—Peut-être, mais pas au même degré... Tenez par exemple, il est une chose qui me ferait oublier tous mes griefs contre vous, si j'étais capable d'en garder.

—Et c'est ! demanda Jeanne, qui se sentait insuite sans savoir pourquoi.

—C'est que vous n'avez pas dédaigné d'écrire à mon père, après votre arrivée à Paris. Quelle joie lui cau-

saient vos billets ! Il me les lisait d'une voix tremblante, s'interrompant pour rappeler vos qualités, ou pour essayer une larme... Et quand il les savait presque par cœur, je les lui empruntais, je les lisais à mon tour, puis je me cachais pour les copier... Et tenez, il se passait alors un étrange phénomène, mademoiselle Jeanne, ma main ne reproduisait pas seulement les mots, elle imitait les caractères ; si bien qu'au moment où je rendais votre missive à mon père, j'avais souvent peine à distinguer l'original de la copie.

—Voilà un singulier caprice, et vous avez acquis, de la sorte, un talent plus bizarre encore.

—Les soirées étaient longues à Civray après votre départ. D'ailleurs, à mesure qu'on parlait davantage de liberté et d'égalité, que la crainte, l'avarice et la cruauté sont entrées dans les esprits, tout a changé d'aspect. Chacun tremblait pour soi et pour les siens. Dieu sait quelles nuits d'angoisses j'ai passées où j'entendais répéter que ces damnés révolutionnaires courraient la campagne, rançonnant les paysans, pillant les châteaux et brûlant les églises... Des queues finis... tour à tour voleurs, assassins et sacrilèges ! Oh ! la fièvre de l'or est passée dans le sang, allez ! Ce que veulent les misérables qui poussent la noblesse à l'échafaud, et encomrent les prisons de prêtres et de moines, c'est bien moins la suppression de leurs titres que l'accaparement de leur fortune. On ne compte plus les mauvais larrons ni les Iscariotes. Pour de l'or, aujourd'hui, on dénoncerait son père comme suspect.

—Taisez-vous, monsieur Robert, taisez-vous ! Si j'entendais un autre homme tenir un pareil langage, si je voyais en même temps luire ses prunelles comme lui luitent les vôtres, dans lesquelles on dirait que s'allume une flamme de convoitise, je tremblerais de me voir trahie et vendue avant la fin de cette soirée...

—Vous, Mademoiselle ?

—Oh ! rassurez-vous, Robert, vous êtes le fils de Comtois, le plus honnête des hommes. La comtesse de Civray vous a confié sa fortune et sa vie, car, durant le trajet de Civray ici c'est vous, m'a-t-elle dit, qui portiez l'or et les diamants qu'elle possédait.

—Oh ! dit avec vivacité Robert Comtois, j'ai tout rendu à la comtesse, et c'est elle...

—Qui en doute ? fit Jeanne.

—C'est qu'un soupçon, un seul soupçon...

—Personne n'en a jamais conçu à votre endroit.

—Je m'oublie près de vous, mademoiselle Jeanne, et cependant il ne me reste pas un instant à perdre afin de me procurer des passeports pour la Suisse. Si je tentais d'en demander aux autorités révolutionnaires, je serais certain d'échouer, mais j'ai entendu dire qu'on pouvait à prix d'or s'en procurer, et que les incorruptibles de la république se laissent admirablement gagner avec quelques milliers de louis.

—C'est un moyen bien dangereux, monsieur Robert, plus que dangereux, répliqua vivement Jeanne. Je n'ai jamais entendu parler à Paris que de la vente de faux passeports. Des misérables, après les avoir fabriqués, les cédaient à prix d'or à des nobles, à des prêtres, puis ils couraient à la barrière par laquelle ces malheureux devaient sortir, donnaient leur signallement et les faisaient arrêter sur l'heure... Mieux vaudrait, il me semble, attendre quelques jours que de risquer d'être la dupe de semblables scélérats.

—Cela serait horrible !

—Et de quoi pouvez-vous vous étonner après ce que vous avez déjà vu ? Croyez-moi, prenez patience. Dieu nous a protégés en permettant que nul ne remarquât l'arrivée du comte ; demain, sa mère et sa cousine se présenteront en qualité d'ouvrières, et nous aurons quelques jours, quelques semaines de repos peut-être. Ne tentez donc point le moyen toujours dangereux et souvent mortel d'acheter des passeports, je réussirai plus sûrement en m'adressant à des amis, que vous en payant les services véreux des agents des comités. Reposez-vous sur moi de ce soin.

—L'essentiel est que nous partions vite.

—Vous vous trompez, l'essentiel est d'avoir des éléments de sécurité pour le voyage.

—N'accompagnez-vous pas madame la comtesse, mademoiselle Jeanne ?